



## LEA SPRUNGER

«Pour retenir le meilleur, même après un échec»

► C'est comme si elle avait voulu exorciser un mauvais souvenir. Lea Sprunger a gravé les anneaux olympiques sur sa peau juste après avoir connu l'une des plus grandes désillusions de sa carrière. Aux Jeux de Rio 2016, la Vaudoise s'était arrêtée net dès les séries du 400 mètres haies. «J'ai complètement foiré cette compétition mais l'expérience de Rio n'était pas liée qu'à une performance. Il y a eu des émotions, des moments de partage et ce rêve olympique qui s'est malgré tout réalisé», relativise avec le recul l'athlète de 31 ans.

Toutes ces raisons l'ont convaincue de garder un souvenir indélébile sur son pied gauche. «Avec mes partenaires d'entraînement de l'époque, on a décidé de se faire tatouer ensemble les anneaux olympiques dès notre retour à Lausanne. Ajla Del Ponte, Sarah Atcho et Clélia Reuse ont toutes le même tatouage sur des endroits différents du corps, explique la Vaudoise. Personnellement, j'ai choisi le pied car je ne voulais pas qu'on le voit tout le temps.»

Mais l'effet discrétion recherché n'a pas vraiment fonctionné. «Cela m'est arrivé plusieurs fois qu'on me demande si j'ai participé aux Jeux, rigole la championne d'Europe 2018. Il me faut toujours un moment avant de tilter. Visiblement, les gens regardent aussi attentivement les pieds.»



Yvain Genevay

La Ginguinoise, qui s'est blessée au tendon d'Achille gauche en mai, s'est familiarisée à nouveau avec son tatouage. «Vu que j'ai dû mettre de la crème et me masser tous les jours le pied pour soigner cette blessure, j'ai l'impression de le réapprivoiser», sourit la quatrième des Mondiaux de Doha en 2019.

Cette idée de tatouage était déjà présente depuis plusieurs années dans un coin de la tête de la spécialiste du 400 mètres haies. «C'est assez drôle car j'ai toujours dit que je me ferais tatouer les anneaux olympiques si j'allais aux Jeux, sourit la jeune femme. Et puis j'ai trouvé un peu trop banal de le faire après m'être qualifiée aux JO de Londres en 2012. L'idée de le faire en groupe a servi de déclic.»

La Suisseuse a également une ancre tatouée sur le haut de la cuisse. «Mais il n'y a aucune signification derrière, précise-t-elle. J'aime bien l'image de l'ancre et je voulais avoir un tatouage à cet endroit.» Lea Sprunger effectuera son dernier tour de piste dans un événement majeur au Japon avant de lever l'ancre à la fin de l'année. «J'espère finir sur un beau souvenir olympique, mais pas question de refaire des anneaux après Tokyo. Un seul tatouage suffira à me rappeler le meilleur de ces trois expériences olympiques.»

SYLVAIN BOLT



Jean-Christophe Bott/Keystone

## JÉRÉMY DESPLANCHES

«Une source d'inspiration vers l'excellence»

▲ La valeur symbolique du tatouage des anneaux olympiques ne suffit pas à Jérémy Desplanches. «Quand je me suis qualifié pour mes premiers Jeux à Rio en 2016, je m'étais imposé au minimum une place en demi-finale pour mériter mon tatouage, explique le nageur genevois. C'était une source de motivation et j'ai directement été le faire lors des vacances en Corse qui ont suivi cette première expérience olympique.»

Le champion d'Europe 2018 du 200 mètres quatre nages a ainsi imité sa compagne tricolore Charlotte Bonnet, médaillée de bronze aux JO 2012, qui avait marqué le symbole olympique sur sa peau après sa performance. Les amoureux se sont rencontrés à Nice où ils s'entraînent ensemble. Installé depuis 2014 dans la Baie des Anges pour rejoindre le coach à succès Fabrice Pellerin, le Genevois n'a pas eu besoin de beaucoup de traversées de bassin pour se rendre compte qu'il nageait avec des cadors. «En Suisse, j'étais impressionné quand je voyais un adversaire avec les anneaux tatoués. En arrivant à Nice, quasi tous les nageurs et nageuses avaient ce tatouage, se souvient-il. La moitié a eu des médailles internationales, certains même des records du monde. J'ai pu m'inspirer d'eux et j'ai énormément progressé.» C'est d'ailleurs l'un de ses partenaires

d'entraînement qui l'a poussé à remplir son biceps droit de cinq cercles colorés. «Damien Joly, spécialiste du 1500 mètres, avait ce tatouage à cet endroit précis, raconte le Genevois. Il me battait systématiquement à chaque entraînement et j'avais l'impression de ne voir que son bras et ce signe olympique. Comme s'il me narguait. Je me suis convaincu que si j'arrivais à m'accrocher à lui, j'irai moi aussi aux Jeux. Donc je l'ai copié une fois que ce rêve s'est réalisé.»

Dans le bassin de Nice où il passe la majeure partie de ses journées depuis sept ans, Jérémy Desplanches a vu défiler toutes sortes d'anneaux. «Vu que notre corps est notre instrument de travail et que nous sommes quasi nus dans l'eau, c'est difficile de les rater. Il y a des formes parfois spéciales, en noir et blanc, avec un drapeau ou avec un papyrus, décrit le seul nageur suisse du groupe. Chacun donne à son tatouage sa propre signification.» Le vice-champion du monde 2019 regarde parfois son bras lorsqu'il faut s'arracher pour les derniers kilomètres de la session d'entraînement. «C'est une piqûre de rappel qui a deux sens pour moi, explique le nageur. Bravo, tu as été aux Jeux, tu peux être fier de toi. Mais il faut continuer à t'entraîner, ne rien lâcher car quelque chose de plus grand peut encore arriver!» SBO

# Les anneaux dans la peau

C'est une tradition revisitée à chaque édition. De nombreux athlètes gardent un souvenir indélébile de leur expérience olympique. Trois Romands racontent leur tatouage.

## BARNABÉ DELARZE

«Plus qu'un tatouage, une histoire et une philosophie»



Yvain Genevay

◀ Chez Barnabé Delarze, c'est surtout l'histoire de son tatouage qui détonne. «Lorsque j'ai appris ma sélection pour mes premiers Jeux olympiques en 2016, j'ai eu envie de marquer le coup. Je me suis dit que ce serait chouette et stylé de me faire tatouer les anneaux, se souvient le rameur vaudois de 27 ans. Par contre, je ne voulais pas aller à Rio et attendre de rentrer en Suisse pour prendre rendez-vous chez un tatoueur lausannois. Pour moi, un tatouage doit avoir une histoire. Et ce scénario aurait été trop classique, ennuyeux...»

Celui de Barnabé Delarze est loin de l'être. «J'étais toujours au Brésil, reprend l'homme aux quatre médailles européennes et mondiales sur le deux de couple qu'il forme avec le Lucernois Roman Rösli. La compétition d'aviron était terminée et j'étais convié à une fête officielle. J'avais bu quelques verres, je suis passé devant un stand de tatouage organisé pour l'occasion et je me suis dit que c'était le bon moment. Le hic, c'est que la mu-

si que était hyperforte, que le tatoueur ne parlait pas anglais et qu'il n'y avait pas de réseau, poursuit le Vaudois. Impossible de lui expliquer ce que je voulais. Tout ce que j'ai pu faire, c'est sortir le téléphone portable qu'on avait reçu comme cadeau de participation aux Jeux et sur lequel étaient gravés les anneaux olympiques. Je les lui ai montrés et il me les a tatoués sous mon aisselle gauche.»

Autre problème: «J'ai découvert pourquoi il ne fallait pas se faire tatouer avec de l'alcool dans le sang, se marre Barnabé Delarze. Après dix jours, mon tatouage avait l'air d'avoir 10 ans. L'encre était ressortie.» Toujours en Amérique du Sud, en vacances en Bolivie, le Lausannois en a profité pour donner une nouvelle teinte à son histoire. «J'ai fait faire une retouche et j'ai également demandé d'ajouter ma devise sous les anneaux: More is more. En gros, plus on en fait, plus on vit d'expériences et plus on est récompensé.»

JÉRÔME REYNARD

